

Toute poésie se souvient de ce qu'elle n'a jamais su. Libre à nous de faire des liens, de voir, comme je le fais ici, une tension dialectique inconsciente entre *Poussière* et *The Waste Land*.

T. S. Eliot écrit en 1922 :

*I will show you fear in a handful of dust.* (I-30)

*By the waters of Lemán I sat down and wept...* (III-182)

*These fragments I have shored against my ruins* (V-430)<sup>1</sup>

Soixante-dix ans plus tard, un homme commence à percevoir, dans le Tessin, ce qui s'est assaini en lui. Redevenant poussière, c'est de ses ruines qu'il étaye ces fragments. La poésie n'est plus là pour lui porter secours.

Son poème ressemble à un dialogue ancestral – étrangement inorganique – entre macrocosme et microcosme. La civilisation des machines nous renvoie à une pensée archaïque, l'au-delà de l'Histoire fusionne avec son en-deçà.

Toute poésie est naissance et renaissance. Dans ce dialogue, le paysage est fait de fleuves, de nappes, d'écoulements. L'homme renaît par tarissements successifs. La poussière leur est commune, la vue lavée de pluie des vieux peintres italiens.

Toute lecture est un rêve.

Olivier Favier, décembre 2007.

1. «Je te montrerai la peur dans une poignée de poussière» ; «Au bord du lac Léman je me suis assis et j'ai pleuré...» ; «De ces fragments j'ai étayé mes ruines.»